



Le Baccon Louis : Né le 16-03-1900 à Melgven, fils de Louis et de Marie Jaffrézic ; études à Pont-Croix ; 1928-1930, études à Rome (doctorat en théologie) ; 1929, prêtre ; 1930, professeur à Pont-Croix ; 1932, professeur au collège de Bon-Secours, Brest ; 1939, professeur au grand séminaire ; guerre 1939-41 (captivité) ; 1941, détaché au petit séminaire ; 1943, directeur au grand séminaire ; 1947, chanoine honoraire ; 1951, aumônier de l'Adoration et chanoine titulaire, plus, en 1958, juge pro-synodal, plus en 1961 vice official ; 1969, quitte l'aumônerie de l'Adoration ; décédé le 14-01-1982 ; inhumé à Trégunc.

Étude : *Quimper et Léon*, 1982 p. 31-34.

Homélie de Monseigneur l'Evêque aux obsèques de M le Baccon, à la cathédrale de Quimper, le 15 Janvier 1982.

Monsieur le Chanoine Le Baccon nous a quittés, discrètement, comme il a vécu, mais lucidement, autre trait de sa personnalité.

En cette célébration qui nous rassemble autour de sa dépouille mortelle, s'il convient de rappeler sa mémoire, ce n'est point pour répondre à quelque désir de sa part, mais pour justifier le choix qu'a fait l'Eglise en lui confiant la charge et la responsabilité du sacerdoce, puisqu'aussi bien, avant de lui imposer les mains, l'Evêque, au jour de son ordination, a interrogé le peuple chrétien : "Savez-vous s'il en est digne ?"

Monsieur l'abbé Louis LE BACCON est né à Melgven (mais il se considérait comme de Trégunc, où il fut à l'école primaire et où il a demandé à être inhumé) ; il est né le 16 mars 1900, avec le siècle. Beaucoup d'entre nous ont connu sa mère, qui s'était remariée après le décès de son père, et qui passa ses dernières années avec son fils prêtre.

Après avoir obtenu le Brevet, M. Le Baccon sollicita un poste dans l'enseignement catholique et fut nommé enseignant à l'école St Charles de Kerfeunteun. Mais il rêvait d'un dévouement plus total et demanda d'entrer au Séminaire. On ne pouvait imaginer alors d'y entrer sans une solide culture classique. Aussi dut-il aller à Pont-Croix, à l'âge de 22 ans, où il se retrouvait avec des potaches plus jeunes de 5 ou 6 ans, sur lesquels il faisait grosse impression.

En peu de temps il rattrapa le retard scolaire, si bien qu'avant la fin de son temps de séminaire, après son sous-diaconnat, il fut envoyé poursuivre à Rome ses études théologiques pendant deux ans. C'est au milieu de ces deux années qu'il fut ordonné prêtre, le 25 juillet 1929.

Cette prolongation des études l'orientait normalement vers l'enseignement : ce fut en effet, avec la direction spirituelle, l'œuvre de toute sa vie. Il débuta comme professeur de 5e à Pont-Croix, puis fut envoyé enseigner la Philosophie au collège de Bon-Secours de Brest, alors dirigé par les Pères Jésuites. Il y demeura jusqu'à la guerre.

Pacifique s'il en fut, M. Le Baccon n'était point de ceux qui aimaient rappeler leurs souvenirs de guerre ou de captivité. Car il fut prisonnier et envoyé au Stalag IX B, où il se retrouve avec un bon groupe de prêtres et séminaristes du diocèse de Quimper. Son moral est bien bas, et il est très affaibli physiquement. Avec les moyens du bord, une aide fraternelle lui est apportée qui le remonte un peu. Et un séminariste découvre dans son dossier qu'il est porté « infirmier », ce qui permet d'entreprendre des démarches pour son rapatriement, lequel a lieu effectivement en 1941.

Il ne retournera pas à Bon-Secours, mais il est nommé Directeur au Grand Séminaire et professeur de philosophie ; détaché d'abord à Pont-Croix en 1941, il se retrouve à Lesneven en septembre 1943, pour se voir confier en décembre de la même année, l'enseignement de la théologie dogmatique. Beaucoup de futurs prêtres l'ont alors connu et apprécié. Professeur consciencieux et travailleur,

ayant le souci de parler un langage simple et compréhensible, malgré l'aridité de la science et la rigidité de la méthode : l'influence de Billot, à travers les manuels d'alors, se faisait encore fortement sentir, donnant une large place à spéculation théologique, au détriment peut-être de l'argumentation scripturaire ou de la recherche historique.

Il était soucieux d'aider les plus faibles et je l'ai entendu rappeler en réponse aux taquineries de quelque malin confrère : « En tout cas, je connais plus d'un de mes anciens élèves qui n'aurait jamais été prêtre sans le secours de mes notes ». Ceci d'ailleurs en toute humilité, car il n'avait pas de prétention d'être un grand théologien, et un autre mot qui appartient à son folklore est resté célèbre : à un séminariste qui se plaignait de ce qu'il ne parlait pas assez fort, il répondait : « Cela ne fait rien : ce que je vous dis là n'est pas important ! » Un mot qui témoigne bien, non du peu d'importance qu'il apportait à son enseignement, mais d'une grande timidité qui se traduisait par une certaine défiance vis-à-vis de lui-même.

Par son rôle de directeur spirituel, il était très attentif aux personnes, un peu scrupuleux peut-être, tant il était exigeant pour lui-même, mais très accueillant et très bon. Il était tout appliqué à son travail de professeur, peu à l'affut des nouvelles, même en ces années où se jouait le sort de notre pays, et ses anciens élèves aiment à raconter comment, le jour du débarquement sur les côtes de Normandie, il continua imperturbablement son cours, devant un auditoire peu passionné par les joutes théologiques qu'il pouvait évoquer...

Après 10 ans d'enseignement au Grand Séminaire, il céda volontiers sa chaire au plus brillant de ses anciens élèves, l'abbé André Quélen. Tenant compte de son acquis théologique et de son expérience spirituelle, Mgr Fauvel le nomma aumônier de la Maison-Mère de l'Adoration et, quelques semaines plus tard, chanoine titulaire de la Cathédrale.

De cette double fonction, il s'acquitta avec une grande discrétion et une régularité exemplaire, plus à l'aise dans la préparation d'une conférence spirituelle ou dans la pratique de la confession que dans la catéchèse des enfants ou les contacts avec les filles, qu'accueillait le Centre Marguerite-Lemaître. Non par manque de zèle, mais en raison de cette timidité qui l'amena à se replier un peu sur lui-même laissant aux responsables de la Congrégation ou des services que celle-ci assumait le soin de mettre en train sans qu'il s'en mêle, la mise à jour de leurs Constitutions demandée par le Concile.

Et pourtant il accueillait sans réserve les réformes et innovations conciliaires, malgré son attachement à la tradition, car plus que tout, son sens de l'Eglise le guidait en ses choix. Et jusqu'à l'adoption de la célébration de l'Office en français, ce qui n'était pas sans mérite, passée soixante-quinze ans.

En 1969, après 18 ans au service de la Congrégation, il fut déchargé de sa responsabilité d'aumônier : la célébration quotidienne de l'Office et de la Messe à la Cathédrale, en vertu de la mission reçue, fut son occupation principale. Il garda encore quelques années la charge de Vice-Official, ce qui lui demandait un travail appliqué, même si les causes étaient alors assez peu nombreuses, car il apportait à l'étude de chacune une attention scrupuleuse.

Tel nous l'avons connu, ces dernières années, sortant peu, sinon de son domicile près de la Cathédrale. Discret, effacé, avec cependant une certaine malice dans le regard qui témoignait de son humour, mais jamais ne se traduisait par une remarque qui aurait pu blesser : "Il ne se plaignait jamais de rien ni de personne, témoigne une personne qui l'a bien connu ces dernières années : je ne l'ai pas entendu dire de mal ni juger."

Conduit à l'hôpital pour divers soins, il en a d'abord éprouvé un soulagement, mais, à quatre-vingts ans largement dépassés, il n'a pu reprendre le dessus et il s'est éteint, non sans souffrance, comme en témoignait son pauvre corps décharné, mais sans murmure, reconnaissant pour les soins qu'on lui prodiguait et pour les marques de sympathie qu'on pouvait lui témoigner.

S'il fallait le caractériser par quelques traits, les mêmes mots reviendraient : un homme de foi, d'une foi allant à l'essentiel, à cette affirmation centrale que rappelait le texte de saint Paul : « Nous proclamons que le Christ est ressuscité des morts... pour être le premier des ressuscités."

un travailleur extrêmement consciencieux, pour un meilleur service de ceux vers lesquels on l'avait envoyé et auxquels il donnait tout son temps ; un prêtre d'une très grande délicatesse, ayant peur de déranger les autres, soucieux de ne pas empiéter sur leur domaine ou leur responsabilité, empressé à rendre service et évitant de faire la moindre peine ; un homme de prière, fidèle à la célébration

quotidienne de l'Office à la Cathédrale, mais aussi homme d'oraison dans le secret de sa chambre et de son cœur. Comment ne pas ajouter qu'il fut, de longues années, le responsable diocésain de l'Œuvre du Saint-Sacrifice, sorte de Mutuelle spirituelle sacerdotale, dont le but était d'assurer à ses membres le bienfait de la célébration de Messes après leur mort ?

Revoyant devant Dieu cette vie toute simple, autant que nous pouvons l'évoquer, ne pouvons-nous pas, expérience faite, répondre à l'interrogation que posa Mgr Duparc le 25 juillet 1929 : « Scis illos dignos esse ? » Oui, autant que le permet notre connaissance limitée, il nous semble que M. le Chanoine Baccon était digne de recevoir l'honneur et la charge du sacerdoce et que, sa vie durant, il a été un « bon serviteur, en tenue de service et la lampe de la foi toujours allumée dans les mains » ; Voici qu'il a entendu la voix du maître et répondu à son appel. Que ce maître plein de bonté l'accueille à sa table et, comme il l'a promis, le serve avec amour ! C'est bien le sens de notre prière fraternelle.

Les temps difficiles que nous vivons demandent peut-être du prêtre une plus grande présence aux hommes, un autre genre d'engagement, mais ils exigent et exigeront toujours les mêmes vertus fondamentales, de foi, de travail, de charité fraternelle, de prière... Puisse l'exemple de M. le Chanoine Le Baccon nous stimuler et sa prière nous obtenir que surgissent plus nombreux des ouvriers pour la moisson, aussi passionnés que lui pour le service de la mission.

*Quimper et Léon, 1982, p. 31.*